

Publique; il a émis cependant, une idée nouvelle sur cette question ou plutôt un remède nouveau, c'est d'attirer dans ce pays une immigration industrielle. "Ce qu'il nous faut, surtout, a-t-il dit, ce sont des artisans, des mécaniciens, des maîtres-ouvriers et des tisserands, pour apprendre à notre population les choses de l'industrie."

UN INDISCRET.

TOURS DE FORCE.

L'Amérique a donné deux émules à l'Homme-Canon. A la bataille de Gettysburg, un officier d'artillerie ayant avisé un plateau élevé qui dominait sur les corps ennemis engagés avec l'aile gauche de l'armée fédérale, se consulta avec ses hommes pour trouver le moyen de hisser quelques pièces au sommet de l'éminence; mais c'était une opération difficile; le roc était à pic des deux côtés; il n'y avait pas une pente accessible, non-seulement pour les chevaux, mais même pour les hommes. A peine quelques anfractuosités, quelques fissures permettaient-elles de poser le pied, et quelques racines pendantes offraient-elles un appui pour s'aider des mains dans une ascension périlleuse. Au moment où l'entreprise allait être abandonnée, deux frères restés jusque là silencieux s'avancèrent et dirent simplement à l'officier:

"Capitaine, si vous voulez le permettre, dans un quart-d'heure, vos quatre pièces seront en batterie là-haut." Et à l'instant ils se mirent à l'œuvre. Sans rien dire, l'un des frères dégagea les tourillons d'une pièce, la souleva de son affût et la chargea sur son épaule; l'autre frère prit l'affût de même, et tous deux, agiles comme des chamois, escaladèrent le sommet du rocher avec autant d'aisance que s'ils avaient monté une échelle avec un fusil sur le dos. Ils redescendirent et remontèrent ainsi, sans plus de gêne, aux applaudissements de leurs camarades ébahis. L'ouvrage fait, ils suspendirent des cordes aux pièces et les soldats montèrent l'un après l'autre, sur l'épave de donjon improvisé d'où ils dominaient le champ de bataille. Cette batterie a, assure-t-on produit un effet terrible et considérablement contribué au succès de la journée. Chaque pièce et chaque affût pesait à peu près huit cents livres.

On s'étonne parfois de voir le peuple canadien courir en foule au cirque, donner toute son admiration aux jeux athlétiques, crobatiqes et autres du même genre. Les plus pauvres, les besoigneux, trouvent une pièce au fond de leur gousset pour payer l'entrée du spectacle. Il n'y a pas de pain sur la planche non plus que sur la table, mais les enfants se disent: "Papa va voir le cirque et il nous contera tout ça." Ils soupent avec cette espérance et s'endorment heureux. Le père, lui, remplace le souper absent par un nœud qu'il fait à sa ceinture: il n'en est que plus léger pour se rendre au théâtre. Toute une semaine durant, on se passera de chandelle, à la veillée, mais qu'importe cela! N'aura-t-on pas vu, un soir, et quel beau soir que celui-là! à la clarté de mille bougies, un Blondin, des Hanlons, les Japonais, les Chinois, les Bélouins, et qui sais-je encore, de tout ce monde de funambules, de sauteurs, d'équilibristes, de baladins, de saltimbanques, d'écuyers, d'écuyères, de bouffons, etc., que chaque automne nous amène aussi régulièrement que les oiseaux de passage? Longtemps on s'en rappellera, longtemps on se contera, pour éclairer le foyer sans lumières, les prodiges de cette veillée-là. Celui qui aura su le mieux apprécier, admirer et saisir le déploiement de force, d'agilité, d'adresse que requièrent l'exécution des tours les plus hardis, deviendra le héros du jour. Thiers, comme historien, ne tire-t-il pas sa gloire des haut-faits de Bonaparte? On se couche bien des soirs là-dessus, l'imagination remplie de brillantes images, qui vont se reproduire, avec des reflets féériques, dans les rêves de la nuit.

*Panem et Circenses!* criaient les Romains, au passage de leurs maîtres. Enfoncés les Romains, puisque nous nous passons de pain pour aller au cirque.

On s'étonne surtout, lorsqu'à côté du saltimbanque qui compte ses spectateurs par milliers, on voit l'artiste du plus grand renom, le savant reconnu, l'orateur éloquent, exécuter, lecturer et pérorer, suivant le cas, devant des stalles et des bancs vides, s'ils ne sont galamment remplis par des billets complimentaires, *dead heads*, comme les appelle l'Américain qui ne voit plus de vie là où il n'y a pas d'argent. On s'étonne de bien peu de chose et sans raison, ce me semble. Car, sur l'arbre de la vie, chacun cueille le fruit si rare du plaisir, comme il le trouve à sa portée. Mettez un enfant dans un verger, et de suite vous le verrez courir aux branches les plus rapprochées, en enlever le premier fruit venu, et fût-il le plus vert et le plus véreux de l'arbre, y mordre cependant à belles dents et s'en rassasier avec délices. Ceux qui, moins heureux, n'auront pas accès dans l'enceinte, se contenteront des fruits que le vent aura jetés dans la boue du chemin.

Donnez-nous des théâtres nationaux, des salons, des maîtres dans les sciences et dans les arts, des écoles par conséquent, des fortunes de longue-main amassées, le luxe qui s'en suit, une noblesse, une cour, et nous vous fournirons un public pour ces artistes, ces philosophes, ces orateurs, jusqu'ici incompris. Peuple-enfant, nous sommes gourmands, et nous cueillons et mangeons le premier fruit venu. Il faudra tous les raffinements de la civilisation pour nous donner les goûts plus délicats de nos aînés d'Europe, qui sont des gourmets, eux.

Mais, vous le dirai-je? En face des ruines fumantes de Paris, je ne déplore nullement pour nous, cette absence de théâtres, d'opéras, de chaires publiques, de salons, d'auteurs applaudis,

de philosophes, d'artistes, enfin, de tout le clinquant de la civilisation. Pour avoir voulu cueillir la pomme la plus mûre, au plus haut de l'arbre, Paris a fait une chute dont il se sentira longtemps. A ce prix, je préfère de beaucoup manger des pommes vertes. Allons, courons encore au cirque.

Nous aimons le cirque, avouons-le; peut-être l'aimons-nous un peu trop; mais, ce goût ou cette passion est un héritage qui nous vient en droite ligne des hardis découvreurs, ou des preux, des Cartier, des Champlain, des Maisonneuve, des Frontenac, des Vaudreuil, des d'Iberville, des Boucher, des Lemoyne, des Lacorne, des Salaberry, des Taché, des de Léry, des Duchesnay, et de cent autres qui ont gravé leurs noms dans notre histoire avec la pointe de leur épée ou qui ont enlevé leur fortune *au bout du bras*, comme nous disons en Canada. A côté de ces valeureux chevaliers et hommes d'armes, parurent les trappeurs et les coureurs des bois; après ces derniers vinrent les voyageurs et les hommes de chantiers, qui tous ont voué un culte particulier à la force physique de l'homme. Notre peuple tout entier partage avec eux ce sentiment d'admiration exagérée, pour les lutteurs et surtout pour les pugilistes. Les chevaliers avaient l'épée, les trappeurs la carabine, et nous, nous avons la savate, le bâton et le poing.

Je le dis à regret, mais c'est un fait notoire, que nos premiers hommes d'Etat sont bien moins connus, dans le pays, que les Voyer, les Montferrant, les Letendre, les Gobeil, les Morin, les Poitevin, (Vital) les Leduc (Peuom) et maint autres chevaliers du coup de poing. Depuis Gaspé, jusqu'à la rivière au Beaudet, il n'y a pas un enfant de dix ans qui ne connaisse le nom de Montferrant et peut-être aussi quelques-uns de ses exploits. En quelque endroit que l'on prononce ce nom, de suite, les oreilles se dressent, l'intérêt et la curiosité s'éveillent, et il n'est rien de si merveilleux qu'on en raconte, qui ne soit cru sans hésiter comme article de foi. Les panégyristes populaires en ont profité pour mettre à son crédit une foule d'histoires et de hauts-faits du genre, qui lui sont parfaitement étrangers, pendant qu'ils défigurent ou dénaturent à plaisir, ses exploits réels. Autant de récits, autant de versions différentes. Ils ont fait tant et si bien, que dans leurs légendes amplificatrices, la vérité reste absolument insaisissable.

C'est de son portrait qu'on a le plus abusé. On en a fait un véritable ourang-outang, mais un ourang-outang d'une taille démesurée. "Il était grand, disait-on, grand! oh grand! comme on ne voit pas d'homme. Il avait les bras si longs qu'ils lui descendaient à six pouces au-dessous des genoux. Sombre, rêveur, toujours seul, jamais on ne vit pareil ours. Il ne sortait de lui-même, que pour hurler, se battre et tout briser."

Combien différent de cela, je l'ai connu, lorsqu'il demeurait dans la rue Sanguinet, un peu au-delà de la rue Sainte-Catherine. C'était en 1863. Il venait d'épouser Esther Bertrand, qui avait été élevée chez un de mes oncles, Abraham Boye, de Beauharnois. Esther et moi avions toujours vécu en bons termes, au temps de l'enfance; elle m'accablait de plaisir. Je vis ainsi, à loisir, le vieil ours dans sa tanière. Quelle bonne nature! quel cœur généreux! quel brave homme! en un mot. Et pas de forfanterie, pas d'ostentation. Lui parlait-on de son passé, il nous disait avec humilité: "Oh! j'ai été un grand misérable et je m'en repens sincèrement. Puisse Dieu me pardonner les misères d'une vie que j'ai traînée si longtemps inutile et souvent nuisible." On n'en tirait rien de plus sur ce sujet. Il avait presque honte de ce que nous appelions sa gloire.

Toutes ses affections, toutes ses jouissances d'alors se concentraient dans le berceau où vagissait son enfant. Il n'était pas encore vieux, mais il avait tant rudoisé son corps, que les infirmités l'avaient courbé avant l'âge. A le voir passer, on aurait dit un homme de taille moyenne, mais lorsqu'il se redressait en se roidissant contre ses rhumatismes, il montrait une taille d'environ six pieds et deux pouces. Les bras, dont on a tant parlé, n'étaient pas d'une longueur démesurée. S'ils arrivaient aux genoux, c'est au plus, et bien sûr, ils ne le dépassaient pas. Qui ne l'a vu cheminer lentement, la tête enfoncée sous un vaste feutre gris, sans souci des regards des passants qui s'attroupaient parfois pour le suivre et le mieux voir? Indifférent à ces petites ovations, il allait droit devant lui, fuisait ses petites affaires et rentrait à la maison, sans paraître avoir remarqué la curiosité dont il était l'objet.

Il s'éteignit doucement, en 1864 ou 65. Un très-petit nombre d'amis suivirent son corps au cimetière. Sa femme, quoique très-jeune, mourut peu de temps après lui. Leur enfant, âgé de huit ou neuf ans vit encore, mais malheureusement il est à demi paralytique.

Le Joe Montferrant du peuple est un tout autre homme, chacun le sait. Il a dû sa célébrité à sa force et surtout à son extrême agilité. Il avait le pied plus dangereux que le poing. A preuve, ce fameux morricand dont il brisa la mâchoire d'un seul coup de pied. Montferrant était alors dans toute sa gloire. Un nègre immense, colossal, un boxeur émérite qui avait poché toute l'Angleterre, voulut échanger avec lui quelques horions savants. Montferrant accepta la politesse, à une condition toutefois, à la condition que le nègre ne ferait pas le *belier*, qu'il ne jouerait que du poing. De son côté, le champion canadien s'engageait à ne pas *lever le pied* contre son adversaire.

L'engagement eut lieu, les coups de poing pleuvaient, drus et forts, de part et d'autre; le nègre ne blanchissait pas sous les coups de Montferrant, mais se sentant trop chauffer, il voulut donner de la tête. Mal lui en prit, car Montferrant évita

la tête et lui donna du pied au passage, assez, pour qu'il eût son compte. Le nègre y perdit la mâchoire, et avec la mâchoire, ce quelque chose, que les boxeurs n'ont pas l'air d'estimer fort et que cependant, ils appellent comme nous, la vie.

Dans une maison du village du Côteau Landing, on m'a montré, il y a quelque dix ans, sur un plancher de haut, l'empreinte du pied de Montferrant. La légende veut, qu'à tous temps où elle remonte, cette maison fût un cabaret. L'hôtesse avait rendu un service signalé à Montferrant: il lui en offrait une généreuse récompense que l'hôtesse refusait. En galant homme, Montferrant insistait, mais l'hôtesse persistait dans ses refus.

Eh bien, Madame, lui dit Montferrant, je vous paierai malgré vous. Et s'élançant de toute la force de ses jarrets nerveux, il frappe le plafond de son pied droit, de manière à y laisser l'empreinte de la semelle de son soulier ferré.

"Maintenant, ajouta-t-il, en s'éloignant, personne ne passera par le Côteau Landing, sans venir voir la marque de Joe Montferrant, et prendre un coup à sa santé, à votre cabaret. Je ne vous dois plus que des remerciements madame. Salut! et au plaisir de se revoir."

La légende ajoute, que, de fait, la marque de Montferrant fit la fortune de la bonne hôtesse.

Un homme fort, comme il s'en rencontre peu, ce fut le Colonel de Salaberry, le héros de Châteauguay. On m'a raconté qu'il se faisait un jeu de se promener, par les rues de Montréal, portant un quart de fleur sous chacun de ses bras. Il tenait cette force de son père, et ses deux fils en ont aussi hérité.

Cependant, M. Charles me disait un jour: "Vous savez que je suis d'une force plus qu'ordinaire, au poignet. Eh bien! je ne résiste pas une seconde, contre M. F., curé de B. Et remarquez! que je connais les tours, tandis que lui, n'en soupçonne même pas l'existence. Jugez alors de sa force. Il est bien heureux, je vous assure, qu'un tel homme soit un ministre de la paix."

A. N. MONTPETIT.

A continuer.

DES ENFANTS HORRIBLES.

Une chose affreuse vient d'avoir lieu dans l'Etat de New-York à Stenbenville, dans un hospice destiné aux enfants abandonnés ou orphelins. Parmi ces enfants, il s'en trouvait un du nom de Murphy, âgé de cinq ans, que sa mère avait abandonné dans l'espoir de cacher sa honte. Un jour, deux autres petits enfants dont l'un a dix ans et l'autre cinq ans, allèrent dans un verger en arrière de l'hospice creuser un trou dans la terre sous forme de fosse. Ils allèrent ensuite chercher l'enfant, le forcèrent de les suivre, et se mirent en frais de l'enterrer. Le pauvre enfant eut beau crier et se débattre, personne ne l'entendit, et les petits meurtriers vinrent à bout de leur sinistre dessein; ils l'enterrèrent dans la fosse qu'ils avaient creusée. Leur crime fut découvert, et les petits misérables furent envoyés à la prison de réforme. Ce n'est pas assez, on devrait débarrasser la société de ces jeunes monstres.

MARCHES DE LA SEMAINE DERNIERE.

	MONTREAL.		QUEBEC.*	
	s. d.	s. d.	s. d.	s. d.
<b>FARINE.</b>				
Farine de blé par 100 lbs.	16 0	à 00 0	00 00	à 00 00
Farine d'avoine	11 6	à 12 0	15 6	à 15 00
Farine de blé-l'Inde	7 6	à 8 0	8 0	à 9 6
Sarrasin	10 0	à 12 0	00 00	à 00 00
<b>VOLAILLES.</b>				
Dindes (vieux) au couple	7 6	à 0 0	11 6	à 13 00
Dindes (jeunes) au couple	5 0	à 6 0	6 9	à 7 3
Oies au couple	4 6	à 6 0	4 6	à 5 0
Canards au couple	2 9	à 3 6	2 9	à 3 0
Canards (sauvages) au couple	3 0	à 3 6	2 9	à 3 3
Poulets au couple	2 0	à 2 6	2 0	à 0 0
Poulets au couple	2 0	à 3 0	1 9	à 0 0
Pigeons domestiques au couple	0 11	à 1 3	1 3	à 0 0
Perdrix au couple	2 6	à 3 0	1 10	à 2 9
Tourtes à la douzaine	0 0	à 0 0	00 00	à 00 00
<b>VIANDES.</b>				
Bœuf à la livre	00 10	à 00 0	00 4	à 00 0
Lard à la livre	00 9	à 00 10	00 3	à 00 25
Mouton à la livre	00 7	à 00 8	00 4	à 00 47
Agneau à la livre	00 8	à 00 0	00 00	à 00 00
Veau à la livre	00 10	à 00 00	00 00	à 00 00
Lard frais par 100 livres	\$6 50	à \$7 00	\$5 50	à \$6 50
Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs	6 00	à 7 00	7 25	à 8 75
Bœuf, 2me qualité do	4 00	à 5 00	6 00	à 7 00
<b>BEURRE, etc.</b>				
Beurre frais à la livre	00 25	à 00 26	0 21	à 0 22
Beurre salé à la livre	00 18	à 00 22	0 13	à 0 17
Fromage à la livre	00 16	à 00 00	00 21	à 00 00
<b>DIVERS.</b>				
Pat. tes par poche	00 40	à 00 00	00 35	à 00 40
Sucre d'étable à la livre	00 00	à 00 10	00 15	à 00 16
Sirop d'érable au gallon	00 00	à 00 00	00 00	à 00 00
Miel	00 12	à 00 15	00 00	à 00 00
Œufs frais à la douzaine	00 25	à 00 00	00 21	à 00 25
Haddock à la livre	00 7	à 00 7	00 5	à 00 0
Lèvres par couple	00 15	à 00 15	00 25	à 00 30
Pommes au baril	2 50	à 3 50	3 00	à 5 50
Foin, 1re qualité, par 100 bottes	13 50	à 14 00	9 00	à 9 50
Foin, 2me qualité do	10 00	à 12 00	8 00	à 0 00
Paille 1re qualité do	6 00	à 7 00	4 50	à 0 00
Paille, 2me qualité do	5 00	à 6 00	00 00	à 00 00
<b>GRAINS.</b>				
Blé sarrasin, par minot	00 50	à 00 60	00 60	à 00 00
Avoine	00 40	à 00 45	00 40	à 00 43
Pois	00 80	à 1 00	\$1 00	à 1 05
Blé d'Inde	00 80	à 00 90	00 80	à 00 00
Seigle	00 00	à 00 00	00 00	à 00 00
Graine de Lin par 46 lbs.	0 00	à 00 00	1 35	à 1 40
Graine de Mil	0 00	à 00 00	0 00	à 00 00
<b>ANIMAUX.</b>				
Vaches à lait	25 00	à 35 00	22 00	à 26 00
Vaches extra	35 00	à 60 00	45 00	à 56 00
Veaux, 1re qualité	12 00	à 14 00	00 00	à 00 00
Veaux, 2me qualité	8 00	à 10 00	00 00	à 00 00
Veaux, 3me qualité	5 00	à 6 00	00 00	à 00 00
Moutons, 1re qualité	7 00	à 9 00	7 50	à 9 00
Moutons, 2me qualité	5 00	à 6 00	4 25	à 5 00
Moutons, 3me qualité	3 00	à 4 00	2 50	à 3 25
Agneaux, 2me qualité	2 00	à 3 00	2 00	à 2 50
Cochons, 1re qualité	7 00	à 10 00	5 00	à 6 00
Cochons, 2me qualité	4 00	à 6 00	00 00	à 00 00
Huitres par Canistes	0 45	à 0 50	00 00	à 00 00

\*Le prix du marché de Québec nous est donné par M. H. C. Bossé, marchand à commission, Québec.